

Préface

Dans l'une de ses rares lettres, ma fille Fatima-Zohra me reprocha le silence que j'avais toujours observé pour tout ce qui concernait ma vie. Elle prétendait que, en fait, elle ne me connaissait pas et que l'image qu'elle s'était forgée de moi provenait essentiellement de ses entretiens avec des personnes tierces.

Coupable d'avoir choisi de vivre loin de mes enfants par égoïsme ou par désir excessif d'indépendance, j'ai voulu *soulager ma conscience* en quelque sorte en écrivant ce que ma bouche refusait de prononcer et permettre ainsi à mes enfants de s'approprier une partie de la mémoire paternelle.

Au début était mon enfance.

Une enfance où la télévision, le magnétoscope ou l'ordinateur n'avaient pas droit de cité à Bit Gholam, mon quartier.

Une enfance où, pendant les nuits froides d'hiver à Taza, il n'y avait d'autre moyen de chauffage que le brasero consommant le charbon de bois.

Une enfance où, lors des veillées, à défaut de lecture, ma mère nous racontait les légendes des Branès où Hdidane, l'alouette, le chacal, la cigogne et le hérisson jouaient aux bons et aux méchants.

Une enfance où il fallait supporter l'odeur du pétrole et du brûlis quand mon père nous lisait les histoires des prophètes et qu'il devait approcher la lampe à pétrole fumante du livre.

Une enfance où aller au bain public s'apparentait à une cérémonie religieuse.

Une enfance où l'on se coiffait selon l'humeur du barbier du quartier.

Une enfance où la corvée d'eau, la corvée de pain et la corvée des courses quotidiennes revenaient aux enfants.

Une enfance où l'on mangeait tout ce qui avait l'air comestible et où faire la fine bouche valait des réprimandes sévères.

Une enfance où les rares bandes dessinées étaient lues religieusement.

Une enfance où le livre était aussi rare que le poste de T.S.F. ou le phonographe à manivelle.

Une enfance où il y avait moins de voitures en circulation, moins de jouets et absolument pas d'instruments de musique moderne.

Une enfance où le chant du rossignol, l'appel nocturne de la chouette, le glapissement du renard et les rires des hyènes marquaient les nuits de printemps et d'été à Bit Gholam sous le clair de lune.

Une enfance où le vol des cigognes, des nuées d'hirondelles et des grives noires était à l'origine de joies.

Une enfance où le contact avec la nature était quotidien sur le chemin de l'école.

Une enfance où l'on considérait le cinéma comme la maison des miracles.

Une enfance où l'on attendait le Cirque Amar, le Forain algérien ou le Tour cycliste du Maroc comme des manifestations divines et, donc miraculeuses.

Enfin, une enfance où l'on craignait toutes les personnes adultes en général et l'instituteur en particulier comme son propre père.

Depuis ma tendre enfance, mon esprit saisissait les images de mes parents, de mes sœurs et du fqih. Devenu adulte, mon esprit continue d'être peuplé d'images de ces personnes sur qui j'ai ouvert mes yeux. Ces images, souvent silencieuses et évanescentes, s'étaient mises à parler une fois dans mon exil volontaire au Japon. Les jours ensoleillés et froids d'automne et d'hiver chassent le voile de brume qui cache la silhouette majestueuse du mont Fuji-Yama. La seule vue de la masse conique altière de cette montagne me porte, comme dans un rêve, pour revoir la

montagne Tazeka et le Mont Toumzit qui dominant Taza, ma ville d'enfance et voguer sur le flot des souvenirs.

J'avais appris dès l'époque du collège à noter les événements qui me paraissent d'une certaine importance dans ma vie. Cette habitude s'empara également des souvenirs. Quand mes enfants qui suivaient des études universitaires au Canada manifestèrent le désir de sonder ma mémoire pour se l'approprier, j'ai répondu favorablement en leur adressant quotidiennement des messages à travers l'Internet. Après plusieurs années ces messages ont fini par constituer un énorme document que j'ai relié pour en faire un livre personnel. Certaines copies furent envoyées en France, en Angleterre et ailleurs à des amis. Ces derniers me recommandèrent de publier le contenu sous forme de livre accessible à tout le monde.

Exposer mes origines paysannes avec des détails pouvant facilement servir pour la raillerie relève d'une folie sociale ou d'une creuse vanité si je me réfère au standard que j'avais appris à l'adolescence. Cependant, avec l'âge, je suis devenu de plus en plus admiratif de mes origines rurales et berbères. J'ai décidé de me glorifier de ma naissance, si humble soit-elle, au lieu de l'oublier ou de la travestir comme le font certains de mes amis dominés par des épouses d'origine citadine. Ma mère m'avait appris à m'identifier en donnant la série de mes ancêtres éponymes qui remontent jusqu'à Barnes, fils de Mazigh (*Barnossi horr* avec *horr* signifiant libre en arabe et Mazigh signifiant libre en tamazighte) que j'ai rapportés sciemment dans la dédicace non pas pour me vanter, mais pour vous donner un avant-goût de ma généalogie tribale. Fouillée et étoffée à l'extrême, cette généalogie aboutit à la réalité que tous les contribués des Branès sont frères et que toutes les tribus environnantes sont cousines. Cela ne dépend que de la profondeur historique, période pour laquelle les données existentielles sont disponibles. Par respect pour mes ancêtres et pour mes origines, j'ai dû ajouter une part relative au lexique des mots Branès qui dérivent dans leur quasi-totalité de la langue tamazighte et accessoirement du phénicien, punique, hébreu, gréco-latin et arabe.

Depuis la nuit des temps nous avons été des Branès et le toit ancestral était toujours construit sur les terres de la tribu. Après la Seconde Guerre mondiale, la ville de Taza attira mon père. Le toit paternel avait quitté le clan pour devenir ambulante à Taza. Mes souvenirs parlent de l'errance que nous avons connue pendant un lustre avant que nous nous enracinions définitivement à Bit Gholam.

Il est fort difficile dans un récit de trancher avec précision ce qui revient à l'enfance et ce qui revient à l'adolescence. Aussi ai-je parlé de certains événements qui, avec l'âge, sont devenus des faisceaux importants et qui m'ont marqué dans ma vie. Les grandes questions de l'enfance que j'ai traitées à part se rattachent à ces souvenirs qui, en réalité, continuent d'entretenir des rapports vivants avec moi jusqu'à la fin de ma vie (origine, religion, philosophie).

J'avoue n'avoir ni l'art d'un écrivain ni le talent d'un conteur pour faire de ce document un livre digne de nom. Toutefois, il demeure un document de témoignage, une espèce de procès-verbal manquant le plus souvent d'inspiration et de verve. Le découpage du texte provient du fait que les souvenirs et les thèmes me venaient à l'esprit en vrac ; puis, pour les accoucher, il a fallu leur désigner des cases qui, au fur et à mesure, se remplissaient au rythme des rappels que j'ai faits selon une méthodologie qui procède de la formation d'ingénieur que j'ai reçue. Je me défends au préalable de la défektivité de mon témoignage qui n'est qu'un témoignage relatif à un enfant qui a subi ou vécu des événements.

Pris dans sa globalité, le document paraît comme un mets de viande hachée avec des os, tendre et savoureuse a priori, blessant et indigeste a posteriori. Pour les personnes qui s'estimeraient être heurtées par mes propos, je ne pourrais qu'implorer leur pardon d'avance et leur signifier que je n'avais pas écrit pour blesser volontairement aucune d'elles. Pour les personnes qui estimerait que le présent document comporte des lacunes et des erreurs, je leur suggérais d'écrire. Par l'écriture, la mémoire d'un peuple se développe et se perpétue.

L'enfant des Branès, *derri del Branès*, était le nom par lequel m'appelaient les voisines. En leur mémoire et à titre d'hommage que je leur rends, je conserve ce sobriquet dans le titre du présent livre.

Fait à Kamakura, le 30 août 1997.